J’ai eu la chance, à la fin des années 30, de bénéficier de l’une des plus prestigieuses formations, celle d’ingénieur au Corps des Mines, que la République, pleine de bonnes intentions, offrait à ses enfants méritants. Je serais bien ingrat de prétendre que l’enseignement reçu ne m’a servi à rien, mais je puis affirmer qu’il ne faisait qu’une part caricaturale à l’économie et qu’il ignorait totalement l’art de la gestion. En deux années d’Ecole Polytechnique, suivies de deux années d’Ecole des Mines, je crois n’avoir jamais entendu prononcer les mots d’entreprise et de marché.

Ecrasé par l’ennui que me valurent par la suite quelques années passées au ministère de l’Industrie, direction de la sidérurgie, j’ai, en 1948, écouté le chant des sirènes de la vallée de la Moselle et accepté l’offre d’embauche qui me venait de la Compagnie de Pont-à-Mousson.

La mutation fut rude et j’ai peiné pour m’adapter à un microcosme qui m’était étranger jusqu’au jour où André Grandpierre, à l’époque président de la Compagnie, me confia la tâche d’écrire une biographie de Camille Cavalier, le plus illustre de ses prédécesseurs.

Les Chers Frères des écoles chrétiennes m’avaient, dans mon enfance, donné le goût de l’histoire et, en plongeant dans celle de Pont-à-Mousson, j’ai commencé à comprendre les motivations et les comportements des hommes qui y travaillaient. L’occasion m’a été donnée par la suite d’approcher bien d’autres entreprises et c’est dans leur histoire que j’ai le plus souvent trouvé la clé des problèmes qu’elles me posaient.

En 1969, la Compagnie de Saint-Gobain et la Compagnie de Pont-à-Mousson envisageaient de fusionner. Les trois cents ans d’existence et les prestigieuses archives de l’ancienne Manufacture Royale jouèrent dans mon esprit en faveur d’une opération dont le côté risqué ne m’échappait pas et dont la responsabilité allait me revenir.

L’approche historique des entreprises, personnes morales, a constamment renforcé ma conviction qu’elles appartiennent au monde du vivant et ne sont pas de pures abstractions juridiques. La mort est à posteriori la preuve irréfutable de la vie et l’expérience nous rappelle inlassablement que les entreprises peuvent mourir. Le présent, pour elles, n’est qu’un instant de raison dans lequel, à partir des enseignements et des acquis du passé, elles doivent choisir les voies de leur avenir. Leurs choix font l’histoire et il est de simple réciprocité que l’histoire les éclaire dans leur quête permanente du futur.

On peut comprendre que le titre de cette nouvelle publication me satisfait à tous égards et que je forme pour elle les vœux de succès les plus ardents.

Roger MARTIN